



Histoire de la littérature française

Des origines de notre langue à la Renaissance



Introduction

On appelle littérature la connaissance des belles-lettres, c'est-à-dire des écrits qui, tout en instruisant, s'adressent au cœur, à l'imagination ou à la raison. Le langage littéraire est tantôt celui de la poésie, à savoir *les vers*, tantôt celui de la prose, la forme ordinaire par laquelle nous parlons et écrivons.

La littérature est générale ou particulière, selon qu'elle embrasse les productions des différentes langues, ou qu'elle ne s'occupe que des ouvrages appartenant à une seule langue en particulier. Lorsqu'elle étudie le mouvement des lettres dans un certain nombre de pays mis en relations, la littérature générale prend le nom de « littérature comparée ».

Parfois aussi l'histoire littéraire a pour objet une époque prise isolément, par exemple le moyen âge : *l'Histoire de la poésie provençale*, par Claude-Charles Fauriel, est une remarquable étude de littérature particulière.

L'histoire de la littérature française, c'est l'ensemble des meilleurs ouvrages écrits en français. Elle est intimement liée à l'histoire politique, qu'elle suppose, explique et complète tout à la fois; et c'est pourquoi il est de la plus grande importance, lorsqu'on étudie les œuvres des écrivains

français, de tenir compte des événements politiques, surtout de ceux qui marquent une étape considérable dans les destinées de la France.

En outre, pour bien comprendre l'œuvre des poètes et des écrivains, il faut accorder une attention particulière au milieu dans lequel ils ont vécu, surtout dans leur jeunesse, ainsi qu'aux circonstances qui ont accompagné l'éclosion et le développement de leur génie. En un mot, il faut faire la biographie des auteurs, étude qui présente d'ailleurs le plus vif intérêt.

Chapitre 1 – Au temps de l'oralité

Existe-t-il une époque où l'on ne raconte pas d'histoires ? Existe-t-il un peuple qui ne se soucie pas de les écouter ? Je ne le pense pas.

Quand nous étions petits, avant de savoir lire par nous-mêmes, ne nous rassemblions-nous pas avec empressement autour de notre père ou de notre mère, d'un ami ou de notre nounou, dès qu'on nous promettait de nous raconter une histoire ? Une fois grand, combien d'heures heureuses avons-nous passées avec nos livres ! Combien les mots que nous lisions nous faisaient oublier le monde dans lequel nous vivons, et nous emportaient dans un pays merveilleux,

« Où les eaux jaillissaient et les arbres fruitiers poussaient
Où les fleurs prenaient une teinte plus claire,
Et où tout était étrange et nouveau ;
Les moineaux étaient plus brillants que les paons,
Les chiens plus rapides que les daims,
Les abeilles butineuses avaient perdu leur dard,
Et les chevaux naissaient avec des ailes d'aigle. »¹

À l'époque lointaine où nos ancêtres habitaient les cavernes, ils n'avaient pas de livres. Comme nous, tout petits, ils ne savaient ni lire ni écrire. Mais croyez-vous qu'ils ne se racontaient pas d'histoires ? Vous pouvez être sûrs que lorsque le travail de la journée était terminé, lorsque le combat ou la chasse prenait fin, ils se réunissaient autour du feu et écoutaient les histoires du conteur. Même le peuple le plus illettré, quand il est rassemblé et élevé au-dessus de son niveau habituel, comme l'Océan dans la tempête par une de ces grandes marées qui soulèvent ses vagues, prend tout à coup quelque chose de littéraire dans ses instincts ; il veut qu'on lui parle, non dans l'ignoble langage de la *taverne*, mais dans la langue la plus épurée, la plus imagée et la plus magnanime que les hommes des grands jours puissent trouver sur leurs lèvres.

De longs siècles plus tard, un temps vint où les ménestrels, ces musiciens ambulants du Moyen Âge, se promenaient de ville en ville, de château en château, en chantant leurs chansons. Le ménestrel qui avait une bonne histoire à raconter était toujours sûr d'être bien accueilli, et pour

¹ Robert Browning

ses efforts, il était récompensé par de l'argent, des bijoux, et même des terres. C'était la véritable « période d'écoute » du monde.

Il n'était pas facile d'être ménestrel, et un homme passait souvent dix à douze ans à apprendre ce métier. Tous les ménestrels devaient connaître certaines histoires, et les meilleurs d'entre eux pouvaient en raconter trois cent cinquante. De ces histoires, les ménestrels n'apprenaient que les grandes lignes, et chacun racontait l'histoire à sa manière, en la complétant selon sa fantaisie. Ainsi, au fil du temps, les récits bien connus furent racontés de bien des manières différentes, changeant au gré des époques.

Enfin, après de nombreuses années, les hommes se mirent à écrire ces récits, afin qu'ils ne tombent pas dans l'oubli. Ces premiers livres sont appelés Manuscrits, du latin *manus*, main, et *scribere*, écrire, car ils étaient tous écrits à la main. Même après leur mise par écrit, de nombreuses modifications furent apportées aux contes, car ceux qui les écrivaient ou copiaient, omettaient parfois des lignes ou en modifiaient d'autres. Toutefois, les textes étaient moins modifiés que lorsqu'ils étaient racontés à l'oral.

Au fil du temps, chaque année, de nouvelles histoires furent racontées, chantées et écrites. Les premières histoires que nos ancêtres racontaient il y a très longtemps, et qui ne furent jamais écrites, sont perdues à jamais. Beaucoup d'histoires qui ont été écrites sont également perdues, mais il en reste quelques-unes qui nous permettent d'apprendre beaucoup de choses sur la vie et l'histoire des gens qui vivaient dans notre pays il y a dix ou douze cents ans, voire plus.

Pendant longtemps, tous les livres ont été écrits à la main. Ils étaient très rares et chers, et seuls les riches pouvaient se permettre de les avoir, et peu de gens pouvaient les lire. Même les grands chevaliers et les nobles ne savaient pas lire, car ils passaient leur temps à se battre et à chasser, et n'avaient guère le temps d'apprendre. C'est ainsi que les moines, qui menaient une vie calme et paisible, devinrent les savants. C'est dans les monastères que les livres étaient écrits et copiés. C'est là aussi qu'ils étaient conservés, et les monastères devinrent non seulement les écoles, mais aussi les bibliothèques du pays.

Au fur et à mesure qu'une nation grandit et évolue, sa littérature grandit et évolue avec elle. Au départ, elle ne demande que des histoires, puis elle demande l'histoire pour elle-même et la poésie pour elle-même ; l'histoire, je veux dire, pour la connaissance qu'elle nous donne du passé ; la poésie pour la joie que procurent les belles paroles, et pas seulement pour les histoires qu'elles racontent. Ensuite, à mesure que les besoins et les connaissances d'une nation augmentent, elle demande de plus en plus de livres sur toutes sortes de sujets.

Et nous-mêmes, nous grandissons et changeons tout comme une nation. Lorsque nous sommes très jeunes, de nombreux livres nous paraissent ennuyeux et stupides. Mais en grandissant et en apprenant davantage, nous commençons à aimer de plus en plus de sortes de livres. Nous aimons peut-être encore les histoires que nous aimions quand nous étions enfants, mais nous en aimons d'autres aussi. Enfin, il arrive peut-être un moment où les livres qui nous semblaient les plus ennuyeux et les plus stupides nous enchantent le plus.

Au début, nous ne nous intéressons qu'à l'histoire elle-même. Nous ne nous soucions pas beaucoup des mots utilisés pour la raconter, tant qu'il s'agit d'une histoire. Mais plus tard, nous commençons à nous intéresser de près aux mots utilisés par le conteur et à la manière dont il les utilise. Ce n'est peut-être que lorsque nous aurons appris à entendre avec nos yeux que nous connaîtrons la véritable joie des livres. Oui, entendre avec les yeux, car c'est la joie du son des mots qui fait accélérer notre respiration, qui fait naître le sourire sur nos lèvres ou les larmes dans nos yeux. Mais il n'est pas nécessaire de lire les mots à haute voix, la vue des lettres noires sur la page blanche suffit.

Dans ce livre, je vais vous parler de quelques-uns de nos plus grands écrivains et de leurs livres. Pour beaucoup de ces livres, vous ne vous souciez pas de les lire vous-mêmes avant longtemps. Vous devez vous contenter qu'on vous en parle. Vous devez vous contenter de savoir qu'il y a des pièces dans le palais féérique de notre littérature dans lesquelles vous ne pouvez pas encore entrer. Mais chaque année, au fur et à mesure que vos connaissances s'accroissent, vous découvrirez que de nouvelles clés ont été mises entre vos mains pour vous permettre de déverrouiller les portes qui sont actuellement fermées. Et chaque fois que vous ouvrirez une porte, vous en découvrirez d'autres, et d'autres encore, qui sont encore fermées, jusqu'à ce que

vous appreniez enfin, avec une certaine douleur, que le grand palais de notre littérature est si vaste que vous ne pourrez jamais espérer ouvrir toutes les portes, même pour jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Chapitre 5 – La Chanson de Roland

Quand le pape Urbain II prêcha la première Croisade en 1095 à Clermont, invitant les chevaliers à prendre la croix pour délivrer le tombeau du Christ situé à Jérusalem en territoire arabe, la littérature française consistait en poèmes épiques, vies de Saints et poésie lyrique. La plupart de ces œuvres se transmettaient toujours davantage à l'oral qu'à l'écrit. Charlemagne était la grande figure des chansons françaises au moyen âge. On comprend que ce prince ait par ses exploits vivement frappé l'imagination de ses contemporains, et que la poésie se soit emparée de son œuvre gigantesque pour la développer et l'embellir à son gré. C'est ainsi que la fantaisie des trouvères lui attribue des faits antérieurs à son règne, comme les victoires de ses ancêtres sur les Arabes. Il existe même un poème qui le représente faisant un pèlerinage à Jérusalem.

Cependant, au XIIe et au XIIIe siècle, après avoir été célébré comme le type du guerrier et du chrétien, Charlemagne n'est plus qu'un prince rusé, faible, irrésolu, subissant les conditions des grands vassaux révoltés contre lui. Les trouvères de cette époque l'assimilent ainsi à ses successeurs, dont l'autorité est d'autant plus contestée qu'elle menace dans leur existence les grands fiefs du royaume. L'épopée nationale, vraie peinture de l'état social, devient alors un instrument dirigé contre les empiétements du pouvoir royal.

Ainsi que nous venons de le faire remarquer, Charlemagne est le principal héros des chansons de France; mais dans ces dernières le premier rôle est parfois dévolu à des princes dont l'importance historique n'est pas à comparer à celle du grand empereur d'Occident. Tels sont Guillaume d'Orange et Renaud de Montauban, le premier désigné souvent par le nom de Guillemme au Court-Nez, le second célébré avec ses trois frères dans le poème des Quatre fils Aimon, qui est du XIIIe siècle.

Des nombreuses chansons de gestes dont Charlemagne fait le sujet, la plus remarquable est sans contredit la *Chanson de Roland*, que l'on a appelée un chef-d'œuvre de poésie naïve et forte. Voici le contenu de ce vieux poème :

« Marsille, roi d'Espagne, menacé dans Saragosse, envoie des députés à Charlemagne pour lui demander la paix. L'empereur, sur l'avis de Roland, charge Ganelon de porter sa réponse au Sarrasin². Ganelon irrité contre Roland, qui lui a fait donner cette mission dangereuse, conspire avec Marsille la mort du neveu de l'empereur. Il revient de son ambassade chargé de riches présents, prix de sa trahison, annonce à Charlemagne la soumission entière de Marsille, et l'engage à repasser les monts, en laissant l'arrière-garde sous les ordres de Roland.

« Charlemagne se remet en route pour la France, malgré deux songes sinistres et de sombres pressentiments. Cependant Marsille rassemble ses douze pairs et une armée nombreuse puis, quand il croit l'empereur déjà loin, il assaille l'arrière-garde française, composée seulement de vingt mille hommes. Olivier, un des douze pairs de Charlemagne, aperçoit les infidèles du haut d'un puy (montagne pointue) ; trois fois il presse Roland de sonner du cor pour appeler Charlemagne. Roland s'obstine à refuser. Les Français, bénits par l'archevêque Turpin, reçoivent bravement la bataille. Mêlée affreuse ; le trouble de la nature annonce la mort de Roland.

« Français et Sarrasins continuent leurs exploits; Roland, Turpin, Olivier se signalent entre tous. Voyant les siens succomber sous le nombre, Roland se décide, mais trop tard, à sonner du cor. Charlemagne, qui est à trente lieues, revient en hâte sur ses pas, malgré Ganelon qui veut l'en dissuader; le traître est saisi et chargé de liens. Roland voit mourir Olivier et lui fait ses adieux; il apporte les guerriers morts à Turpin pour qu'il les bénisse; puis, ayant recueilli le dernier soupir de l'archevêque, et pendant que les païens fuient en entendant les hautbois de Charlemagne, il

² L'Espagne était alors au pouvoir des Sarrasins ou Arabes.

essaye en vain de briser son épée, la place sous lui, et rend à Dieu son âme, que les anges portent au ciel.

L'empereur et les siens arrivent sur le champ de bataille de Roncevaux, où gisent Roland et ses compagnons. Dieu prolonge le jour sur la prière de Charlemagne, qui poursuit les païens et les jette dans l'Ebre. Deux songes prophétiques viennent agiter son sommeil, puis il retourne à Roncevaux pour enterrer les morts et recueillir les os de Roland, son neveu, de Turpin et d'Olivier. Mais tandis qu'il pleure le désastre de ses preux, il apprend que Baligant, émir de Babylone, arrive au secours de Marseille et s'avance pour attaquer les Français. Les deux armées en viennent aux mains, des prouesses se produisent de part et d'autre, mais la bataille se termine par la mort du chef païen, tué de la main de Charlemagne. Ce dernier entre vainqueur à Saragosse, où Marseille vient d'expirer en apprenant la défaite et la mort de l'émir, et repasse les monts, après avoir laissé dans la ville de l'Ebre une garnison de mille chevaliers.

Charlemagne dépose à Blaye les restes recueillis à Roncevaux et rentre à Aix-la-Chapelle. Quand il annonce à la fiancée de Roland la mort de ce héros, la belle Aude pâlit, tombe aux pieds de l'empereur et rend le dernier soupir. Puis on fait le procès de Ganelon, qui meurt d'un terrible châtement. »

Telle est, en raccourci, la substance de l'épopée de Roland ; elle renferme quatre mille vers, et présente une qualité essentielle, l'unité. On a essayé de diviser le poème en cinq chants, mais cet arrangement paraît ne pas lui convenir, non plus qu'aux compositions du même genre. Quelques extraits en donneront une idée plus complète.

Lorsque le paladin Olivier, monté sur un puy, découvre le royaume d'Espagne et les Sarrasins rassemblés, il en est tout égaré et redescend en hâte pour rendre compte aux Français de ce qu'il a vu :

Dist Oliviers: «Jo ai païens veüz;
Une mais nuls hum en tere n'en vit plus.
Cil devant sunt cent milie, ad escuz,
Helves lacies e blancs osbercs vestuz,
Dreites cez hanstes, luisanz cez espiez bruns.
Bataille avrez, unkes mais tel ne fut.
Seignurs Franceis, de Deu aiez vertut
El' camp estez, que ne seium vencut. »

TRADUCTION.

Olivier dit : «J'ai vu tant de païens que nul homme n'en vit jamais plus sur la terre. Il y en a bien cent mille devant nous, avec leurs écus, leurs heaumes lacés, leurs blancs hauberts, leurs lances droites, leurs bruns épieux luisants. Vous aurez bataille comme il n'y en eut jamais. Seigneurs français, que Dieu vous donne sa force, et tenez ferme pour n'être point vaincus. »

A l'exhortation d'Olivier, les Français répondent bravement :

Dehet ait ki s'en fuit!
Ja pur murir ne vus en faldrat uns.

C'est-à-dire : « Maudit qui s'enfuira; pas un ne vous fera défaut pour cette mort. »

Alors Olivier, frappé du petit nombre des Français et des forces imposantes des Sarrasins, engage Roland sonner du cor, pour appeler Charlemagne. Mais Roland, qui croit son honneur engagé, se refuse à demander du secours :

Respunt Rollanz: «Jo fereie que fols;
Eu dulce France en perdreie mun los.
Sempres ferrai de Durendal granz colps.»

« Je serais bien fou, répond Roland; dans la douce France, M'en perdrais ma gloire. Non, mais je frapperai grands coups de Durandal, ma bonne épée. »

Avant que la bataille ne s'engage, Roland et l'archevêque adressent à leurs compagnons des paroles d'encouragement. Le premier, qui se refuse toujours à sonner de l'olifant, interpelle les Français : « L'Empereur, dit-il, a mis à part les vingt mille que voici. Il n'y a pas un seul lâche parmi eux, Charles le sait bien. Pour son seigneur on doit souffrir grands maux, endurer le chaud et le froid, perdre de son sang et de sa chair. » A son tour, l'archevêque pique son cheval et monte sur une colline, d'où il exhorte les guerriers à bien mourir, leur promettant le paradis, pourvu que, pour leur pénitence, ils frappent bien les païens. Il dit :

Seignurs baruns, Caries nus laissat ci.
Pur nostre rei devum nus bien murir;
Chrestientet aidiez à sustenir.
Bataille avrez, vus en estes tuit fid,
Kar à voz oilz veez les Sarrazins.
Clamez vos culpes, si preiez Deu mercit.
Asoldrai vus pur voz anmes guarir;
Se vus murez, esterez seint martir
Sièges avrez el' greignur pareïs.

TRADUCTION.

« Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici. C'est notre roi: pour lui nous devons bien mourir. La chrétienté est en péril, vous devez la défendre. Vous aurez bataille, vous pouvez en être sûrs, car, sous vos yeux, voyez les Sarrasins. Confessez donc vos fautes et demandez pardon à Dieu. Je vais vous absoudre pour guérir vos âmes, et si vous mourez, vous serez de saints martyrs et vous trouverez place dans le grand paradis. »

C'est un tableau grandiose que cette armée à genoux devant Dieu et recevant l'absolution du prêtre ; voici maintenant comment le poète nous peint Roland dans la mêlée :

La bataille est merveilleuse e cumune.
Li quens Rollaûz mie ne s'asoüret,
Fiert de l'espïet tant cum hanste li duret,
A quinze eolps l'ad il fraite e perdue;
Trait Durendal, sa bone espée nue.
Sun cheval brochet, si vait ferir Chernuble:
L'helme li freint ù li carbuncle luisent,
Trenchet la coife e la cheveleüre,
Si li trenchat les oilz e la faiture,
Le blanc osberc dunt la maile est menue
E tut le cors treaqu'en la furcheüre,
Enz en la sele ki est à or batue..
El' cheval est l'espée aresteüe
Trenchet l'eschine. une n'i out quis jointure,
Tu abat mort el' pret sur l'herbe drue.

TRADUCTION.

« La bataille est merveilleuse, la bataille est une mêlée: le comte Roland ne craint pas de s'exposer. Il frappe de la lance tant que le bois en dure, mais la voilà bientôt brisée par quinze coups, brisée, perdue. Alors Roland tire Durendal, sa bonne épée nue, éperonne son cheval et va frapper Chernuble. Il met en pièces le heaume du païen où les escarboucles étincellent, lui coupe en deux la tête et la chevelure, lui tranche les yeux et le visage, le blanc haubert aux mailles si fines, tout le corps jusqu'à l'enfourchure et jusque sur la selle, qui est couverte de lames d'or. L'épée entre dans le corps du cheval, lui tranche l'échine sans chercher le joint, et sur l'herbe drue abat morts le cheval et le cavalier. »

Enfin, comme dernière citation, nous reproduisons le passage où Roland, après avoir adressé ses adieux à sa bonne épée, tourne son visage vers l'Espagne pour mourir :

Li quens Rollanz se jut desuz un pin

Envers Espagne en ad turnet sun vis
De pluzurs choses à remembrer li prist:
De tanz païs que li ber ad cunquis,
De dulce France, des humes de sun lign,
De Charlemagne, sun seignur, ki l'nurrit.
Ne poet muer n'en plurt e ne suspirt.
Mais lui meïsmes ne voelt mètre en ubli;
Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit

TRADUCTION.

Il est là, gisant sous un pin, le comte Roland il a voulu se tourner du côté de l'Espagne. Il se prit alors à se souvenir de plusieurs choses: de tous les pays qu'il a conquis, et de douce France, et des gens de sa famille, et de Charlemagne, son seigneur, qui l'a nourri; il ne peut s'empêcher de soupirer. Mais il ne veut pas se mettre lui-même en oubli, et, de nouveau, réclame le pardon de Dieu.

La *Chanson de Roland* est probablement antérieure à la première croisade, et appartient sans doute au dernier tiers du XI^e siècle. D'après Léon Gautier, l'auteur serait un Normand qui a séjourné en Angleterre ; son poème est écrit en vers de dix syllabes offrant un repos après la quatrième syllabe sonore. Au lieu de la rime, qui n'existait pas à cette époque, l'on a, dans ces vers, l'assonance.

Se basant sur le vers suivant, qui se trouve à la fin du poème :

Ci fait la geste que Turoldeus declinet,

plusieurs attribuent Roland à un trouvère du nom de Térould ou Turolde. Quoi qu'il en soit, cette fameuse chanson a subi dans son texte plusieurs remaniements, la plupart justifiés par des besoins nouveaux et par la substitution de la rime à l'assonance. Cependant, on ne peut nier que ces sortes de rajeunissements n'aient, en quelque mesure, enlevé à cette poésie héroïque une bonne partie de sa saine et rude saveur.

Livres à lire :

« La chanson de Roland », éditions Lettres gothiques (Le livre de poche)

Chapitre 9 – La satire. Le roman de Renart

La satire est un genre de littérature qui s'attaque aux travers des individus ou des sociétés pour les tourner en ridicule. Au moyen âge, même à l'époque où les chansons de gestes revêtent un caractère héroïque, la gaieté française ne perd jamais ses droits, et la raillerie crée des scènes comiques tout à côté de celles qui appartiennent à des genres plus sérieux.

Bien plus, après avoir gravement chanté les exploits des héros, les trouvères s'en emparent pour les dénaturer, et inventent de nouvelles histoires pour parodier³ les œuvres et les personnages qu'on avait le plus admirés. Cette tendance, que l'on retrouve déjà dans les poèmes carolingiens, s'accroît de plus en plus à travers les cycles de Bretagne et de Rome, pour s'affirmer dans des poèmes héroï-comiques du XIII^e siècle de manière à solliciter très vivement notre curiosité. Nous en avons cité un exemple dans le *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople* où la satire contre la féodalité est évidente. Dans un autre récit, intitulé *Aiol*, la satire reprend, au XIII^e siècle, une pieuse légende du IX^e pour la remanier selon l'esprit du temps. Cette légende est celle d'un moine d'une grande dévotion, dont le poète satirique fait un chevalier, voyageant sur le coursier *Marchegai*, qui n'est pas ébréché et a perdu ses quatre fers. Aiol lui-même porte une longue lance courbée, un écu poudreux, un haubert et un heaume rouillé ; son aumônier ne contient que quatre sous. Passant par la ville d'Orléans, ce chevalier est suivi par la foule, qui l'assaille de ses railleries ; mais Aiol a la patience chrétienne et chevaleresque,

³ La parodie est une forme d'humour qui utilise le cadre, les personnages, le style et le fonctionnement d'une œuvre pour s'en moquer. Elle se fonde entre autres sur l'inversion et l'exagération des caractéristiques appartenant au sujet parodié.

aussi il ne répond rien. Dans le poème héroï-comique qu'un trouvère de la même époque nous a laissé, *Eustache le Moine*, nous trouvons l'histoire d'un pirate fameux par ses ruses, lequel pour mieux tromper le comte de Bourgogne, son maître, se déguise tour à tour en bûcheron, en marchand et en femme. Ce poème a évidemment pour but de ridiculiser un grand seigneur ; d'autres sont écrits dans l'intention de se moquer du roi et surtout de l'Eglise, dans la personne des moines, des prêtres et même du pape.

Mais de toutes les satires que le moyen âge a produites, la plus célèbre est sans contredit le *Roman de Renart*, vaste composition allégorique dirigée contre les deux autorités qui se partageaient le pouvoir : le clergé et la noblesse. Composée, jouée et devenue populaire entre 1175 et 1205, à la même période que les œuvres de Marie de France et Chrétien de Troyes, cette ample comédie résulte de poèmes différents composés à diverses époques, par des écrivains qui n'ont d'autre rapport entre eux que l'amplification du même sujet.

Cette pièce, qui rappelle dans les détails les fables de La Fontaine, prend ses personnages dans le monde des animaux – le moyen âge ayant eu probablement connaissance des fables d'Ésope et de ses disciples, ainsi que des exemples orientaux du même genre. Il y a d'abord le goupil, qui y figure sous le nom de *Renart* ou *Renard*, qu'il a conservé dès lors en français⁴. Renart porte en lui des connotations de sournoiserie, de tromperie et de cruauté. C'est une créature incorrigible douée de parole, d'intelligence, de volonté de tromper et de désirs impossibles. Ce renard a joui d'une popularité en tant que héros rusé et trompeur, comique dans sa transformation de bête vorace en homme rationnel. Il y a ensuite le loup, qui s'appelle *Isengrin*, puis la louve, *dame Hersent*. Le lion se nomme *roi Noble* ; le coq devient *Chantecler* et la poule *Pinte* ou *Pintain*. Enfin nous y voyons figurer divers autres animaux, entre autres l'ours (Brun), l'âne (Bernard) et le lièvre (Couard). Tous ces personnages jouent des rôles féodaux ; ainsi roi Noble rend ou est censé rendre la justice et redresser les torts des grands seigneurs, trop enclins à braver l'autorité royale.

« Roman », mot médiéval, fait le lien entre les fables du comique *Roman de Renart* et le nouveau grand genre qu'est la romance. Quel est le rapport entre ces histoires de loups, de lions et d'ours et les romances chevaleresques relatant la quête du Graal ou les amours de Tristan et Iseult ? Dans Le Roman de Renart, le mot roman est en fait utilisé de manière ironique : l'œuvre est une parodie littéraire du roman « conforme », une réécriture et une distorsion de la littérature canonique.

Depuis le XIXe siècle, les médiévistes considèrent le *Roman de Renart* comme une satire de la société médiévale, de l'indifférence de Louis VII, du chaos de la féodalité française, de la violence des hommes et de la ruse lascive des femmes. La satire et la parodie sont toutes deux des formes de reproduction déformée ou d'imitation d'un modèle, généralement comique. Mais elles se distinguent par leur cible. La cible de la satire est le monde extérieur : les mœurs, les institutions, les attitudes et les pratiques, qu'elles soient sociales, politiques ou religieuses. La satire a souvent été décrite comme un miroir dans lequel se reflètent les vices du monde réel. La parodie, quant à elle, vise les modèles littéraires et les conventions esthétiques. Au cours des dernières décennies, les critiques littéraires ont commencé à souligner la sophistication de la parodie littéraire dans la fable du *Roman de Renart*.

Voici en abrégé les matières contenues dans ce roman :

Adam et Eve, exilés du paradis, frappent la mer d'une baguette pour se distraire, et en font sortir à chaque coup une nouvelle espèce d'animaux, nuisible ou utile. C'est ainsi que naissent Renart et Isengrin, qui épousent deux sœurs, le premier Hermeline et le second Hersent. Les couples vivent d'abord en paix, mais Renart ne tarde pas à tout gâter par ses vices. Il vole le lard d'Isengrin, enlève à celui-ci l'affection d'Hersent et insulte ses louveteaux : de là inimitiés, poursuite et guerre. La première rencontre hostile a lieu dans un champ de fèves. Renart est mis en fuite et poursuivi par Isengrin. Cependant roi Noble s'interpose entre les deux adversaires, et ordonne une prompte réconciliation. Celle-ci n'a lieu toutefois qu'après de longs débats présidés par le lion et tenus en présence d'une grande assemblée. Renart fait défaut. Isengrin expose ses griefs, mais le lion l'engage à renoncer à sa plainte, attendu qu'il ne peut qu'en résulter du

⁴ Dans l'ancienne langue, le renard se nommait goupil (vulpes).

dommage pour lui et pour Hersent. Le lion veut d'ailleurs éviter un duel en champ clos entre Isegrin et Renart. Ce dernier va donc être acquitté, quand Chantecler, le coq, fait son entrée avec quatre de ses plus chères poules, Pinte et Noire, Blanche et Roussette. Ce cortège conduit un char funèbre sur lequel est étendue une poule morte. Pinte prend la parole, et raconte comment la défunte vient d'être égorgée par ce scélérat de Renart. Puis les quatre poules tombent pâmées aux pieds du roi, tandis que Chantecler s'agenouille devant lui. Pour le coup, le lion s'irrite, car s'il aime la paix, il veut la justice, en bon roi qu'il est, et il se met à rugir si fortement que ses conseillers, Brun l'ours et Beaucent le sanglier, en sont tout effrayés. Renart sera puni infailliblement ; le roi lui envoie des courriers, dont Renart se débarrasse adroitement à commencer par l'ours. Sous prétexte de le conduire à des trésors de miel, Renart le fait tomber dans un piège, d'où l'ours n'échappe que par miracle, et dans un tel état que le roi et la cour ont peine à le reconnaître, quand il vient rendre compte de son message. Le chat est alors chargé de l'ambassade, mais il ne tarde pas à revenir dans un état non moins piteux que son devancier. Enfin on dépêche Grimbart le blaireau, parent et ami du criminel ; Renart, sur les instances du dernier envoyé, se décide enfin à comparaître devant le roi. Le coupable se prépare à mourir en chrétien, et se confesse à son cousin Grimbart, qui l'absout moitié en roman, moitié en latin. Renart est condamné à être pendu, mais il demande sa grâce, déclarant, si elle lui est accordée, qu'il ira outre-mer combattre contre les infidèles. Le lion y consent, mais Renart, au lieu de partir pour la croisade, se retire dans son château, où le roi vient l'assiéger et s'empare de lui. Mais le parjure trouve encore moyen d'éviter le gibet.

Le *Roman de Renart*, ce fond que le moyen âge a manié, amplifié et varié durant des siècles, pour le faire servir à l'expression de ses colères, de sa malice et parfois de sa vengeance, se retrouve dans plusieurs littératures ; sa popularité a été très grande en France, en Allemagne, en Flandre et dans les Pays-Bas, sans qu'on sache bien exactement sur quel sol et au sein de quelles populations cette allégorie a pris naissance. La forme la plus ancienne de l'histoire qui nous soit parvenue est en latin. Mais (et c'est là un point capital) les noms des bêtes les plus importantes sont dans toutes les versions françaises. A partir de là et de quelques petites indications locales, il semble probable que la langue originale de l'épopée soit le français, mais un français du dialecte wallon ou picard, et qu'elle ait été écrite quelque part dans la région située entre la Seine et le Rhin. Toutefois, il s'agit là d'une question d'une importance littéraire minime. Ce qui est d'une grande importance littéraire, c'est le fait que c'est en France que l'histoire reçoit son principal développement et qu'elle y élit domicile. La littérature allemande possède une version moderne du Roman du Renart ; c'est le *Reinecke Fuchs* de Goethe, écrit en hexamètres⁵ d'après un poème allemand du XVe siècle.

Livres à lire :

« Le Roman de Renart », textes choisis, éditions Folio Junior

Chapitre 16 – La prose. Les Chroniques.

Jusqu'au XIIe siècle, l'histoire de la langue et de la littérature française se résume presque en entier dans l'œuvre des poètes. C'est par le vers, en effet, qu'une langue commence à s'affirmer comme telle, et qu'un peuple exprime tout d'abord ses pensées et ses sentiments. En Grèce, le premier conteur en prose, Hérodote, apparaît quatre siècles au moins après Homère ; le Midi de la France, célèbre par ses troubadours, n'a fourni aucun prosateur dont le nom mérite d'être conservé. La langue d'oïl, dont l'essor ne fut pas compromis par de graves événements politiques, put se développer plus régulièrement que sa sœur du Midi. Cependant, ce ne fut guère qu'à l'époque des croisades que sa prose, encore informe, acquit le degré de clarté et la souplesse nécessaire pour être employée à la narration des faits de l'histoire.

Ce perfectionnement de la prose avait été singulièrement accéléré par l'usage de la langue vulgaire dans les prédications de l'Eglise. On se rappelle que les conciles de Reims et de Tours (813) avaient imposé aux évêques l'obligation de prêcher au peuple soit en langue romane soit en tudesque (allemand). Bientôt on voit le roman se substituer au latin dans les actes de l'autorité publique ; en Angleterre, les lois promulguées par Guillaume le Conquérant et ses successeurs

⁵ Qui a six pieds ou six syllabes.

furent écrites en français. Enfin, pour satisfaire à un besoin d'édification qui se manifestait chez le peuple, on traduisit en langue française tel livre de piété ou telle portion de la Bible, comme les Évangiles et les Épîtres. Au XI^e siècle, paraît une traduction de quelques ouvrages de saint Grégoire, entre autres de ses morales sur Job. Au siècle suivant, les ouvrages en prose se multiplient, surtout les traductions de la Bible, et c'est ainsi, dit E. Littré, que le parler vulgaire accroît son domaine en puisant, par un droit d'héritage, dans le trésor de la mère commune.

Ce n'est toutefois pas dans les écrits que nous venons d'indiquer qu'il faut chercher les premiers monuments de notre prose, au moins ceux dans lesquels l'esprit français se reconnaisse tout entier. « C'est dans le récit seulement, dit M. Nisard, qu'il faut aller chercher, et pour ainsi dire épier, les premiers mouvements de l'esprit français et reconnaître sa langue naissante. » Les écrivains qui ont attaché leurs noms à ces véritables commencements de notre prose sont Villehardouin, Joinville, Froissard et Philippe de Commines.

A côté de ces premiers prosateurs français, il en est quelques autres moins distingués, dont il convient d'indiquer au moins le nom, si nous ne pouvons en parler avec quelques détails. Ainsi l'intervalle entre les chroniques de Villehardouin et de Joinville est rempli par les écrits d'Étienne Boileves, prévôt de Paris ; lequel composa un recueil de tous les anciens règlements de police de Paris. Le même intervalle est occupé encore par les travaux des jurisconsultes Pierre de Fontaines et Philippe de ainsi que par le célèbre *Trésor* de l'italien Brunetto Latini. Ce dernier écrivain, né à Florence, avait été chassé de son pays à la suite de discordes civiles, et était venu s'établir à Paris, où il séjourna quelque dix ans. Son *Trésor*, composé vers 1265, embrasse toute la science du moyen âge ; mais cet ouvrage aurait peu de valeur pour nous, s'il n'était écrit en français, « parce que, dit l'auteur, ce langage est le plus délectable et le plus commun à toutes gens. » Si notre langue, maniée par ce célèbre Italien, acquiert sous sa plume une partie de cette limpidité qui la distinguera plus tard, elle trahit aussi par certaines expressions l'origine étrangère de ce prosateur.

Plus tard, Christine de Pisan, contemporaine de Froissard, prendra sa place parmi les prosateurs français, mais au second rang. Cette femme distinguée, qui écrivait pour vivre, avait voué une grande admiration au roi Charles V, dont elle a raconté l'histoire. Son livre : *Faits et bonnes mœurs du sage roi Charles*, est écrit dans une prose facile, comme le sont ses vers, ainsi que nous l'avons vu en parlant des vieux chansonniers français.

C'est également à l'époque où le moyen âge inclinait vers les temps modernes que vivait le chancelier Gerson (1363-1429), auquel on a attribué *l'Imitation de Jésus-Christ*, ce livre dont Fontenelle a dit qu'il est « le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas. » Il est vrai que ce même ouvrage d'édification a été attribué avec autant de vraisemblance au moine allemand Thomas A Kempis. Quoi qu'il en soit, le livre de *l'Imitation* répondait, au XV^e siècle, à un immense besoin qu'éprouvaient les âmes de se retremper aux pures sources de la foi chrétienne.

Mais dans cet exposé du développement de la prose, nous avons omis à dessein de parler des écrivains que l'on doit considérer comme les premiers des grands prosateurs français ; nous allons leur consacrer le reste de ce chapitre, à commencer par Villehardouin.

Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, naquit dans un château des environs de Troyes vers l'an 1150. Nous savons peu de chose de sa vie, dont le fait le plus important est sa participation à la croisade de 1199. Il fut un des six députés chargés de négocier à Venise l'embarquement des croisés. La puissante république s'engagea à transporter trente et quelques mille hommes ; mais beaucoup préférèrent, malgré les engagements pris, voyager par une autre route. Quand il fallut acquitter la somme stipulée avec Venise, les croisés se trouvèrent dans l'impossibilité de payer intégralement ; il leur manquait cinq cent mille livres. « Qu'à cela ne tienne, dirent les Vénitiens ; vous nous payerez en monnaie de héros. » Les Français durent entreprendre pour le compte de Venise une expédition en Dalmatie, et s'emparer de la ville de Zara que les Hongrois avaient enlevée aux Vénitiens. Ce fut en vain que le pape Innocent III s'éleva contre ce détournement de la croisade ; il fallut faire le siège de Zara, après quoi l'armée put passer en Orient. Elle se trouva bientôt en vue de Constantinople, dont les hauts murs et les églises innombrables frappaient d'étonnement ces guerriers venus d'Occident. « Il n'y avait personne à qui le cœur ne frémit, écrit Villehardouin, et chacun regardait ses armes dont il aurait bientôt à se

servir. » Cette ville fameuse fut prise le 18 juillet 1203, mais les croisés ne s'y établirent définitivement que l'année suivante. L'empire d'Orient fut aussi partagé, et Baudouin IV, comte de Flandre, fut élu empereur de Romanie. Villehardouin devint le conseiller du nouveau règne avec le titre de maréchal ; il servit également Henri, frère et successeur de Baudouin, puis il mourut en Thessalie, où il s'était retiré (vers 1213).

Ce ne sont pas toutefois les exploits de Villehardouin dans la quatrième croisade qui font la célébrité de ce gentilhomme champenois, mais bien son *Histoire de la conquête de Constantinople*, le premier monument important dans l'histoire de la prose française. Dans cet ouvrage, qui n'est pas d'un écrivain de métier, Villehardouin se montre ce qu'il est, un soldat qui va droit devant lui, d'assaut en assaut. Son style, ferme et bref, n'est pas sans une certaine raideur militaire. Du reste, cet homme simple et modeste n'écrivait point pour juger les événements auxquels il assistait ; il se contente de rapporter les faits tels qu'ils se déroulaient devant lui ; c'est à peine si, en présence de choses qui le frappent vivement, on le surprend à pousser une exclamation. Sans doute, son récit, comme les événements eux-mêmes, ne revêt pas cette allure rapide qu'on aimerait y trouver ; son langage est aussi à bien des égards rude et grossier : ces défauts ne sauraient néanmoins prévaloir contre l'intérêt puissant qui s'attache à cette histoire, dont un des mérites est de marquer avec précision le degré de développement auquel les Français du siècle étaient parvenus.

L'extrait suivant donnera une idée du style de Villehardouin. Nous sommes à Venise ; dans l'église de Saint-Marc, où le peuple est assemblé pour délibérer sur la demande des croisés. Villehardouin, qui a été désigné pour porter la parole, s'exprime comme suit :

« Seigneurs, les barons de France, li plus haut et li plus puissant nous ont à vous envoyés, et vous crient merci, que il vous prenne pitié de la cité de Jérusalem qui est en servage des mécréants, et que vous, pour Dieu, leur compagnie voilliez aider à vengier la honte Jhesu-Crist; et, por ce vous ont-il élus, qu'ils savent bien que nule gent qui seur mer soient, n'ont si grant pouvoir, comme vous avés; et nous commandèrent que nous vous en tombions as piés, et que nous nous levions devant que vous le nous ariés otroié. »

Le sire de Joinville succède à Villehardouin, mais à un siècle de distance. Champenois d'origine, comme son prédécesseur, Joinville était né au château de ce nom, vers 1224. Il fut élevé à la cour de Thibaut IV, comte de Champagne, chez lequel il apprit le beau langage. En 1248, il part pour la croisade avec saint Louis, non sans avoir mis sa terre en gage et indemnisé ses vassaux des torts que lui ou ses officiers pouvaient leur avoir causés. Dans cette expédition, il gagne l'estime du roi, auprès duquel il trouva plus d'une fois l'occasion de faire prévaloir ses conseils. Mais en 1270, il refusa d'accompagner son maître dans la huitième et dernière croisade, montrant ainsi une prévoyance que le pieux monarque eût mieux fait d'imiter.

Sur la fin de sa longue carrière, Joinville fut chargé d'écrire l'histoire de saint Louis. Il s'acquitta pieusement de cette tâche en dictant ses *Mémoires*, où se révèlent les grandes vertus qui faisaient le fond de son caractère. Cependant son héroïsme n'allait pas, comme celui de Louis IX, jusqu'à l'oubli complet de soi-même. Il l'avouait avec franchise : « J'aimerais mieux avoir commis trente péchés que d'être lépreux » disait-il un jour au roi. Joinville mourut en 1319, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

La langue de Villehardouin était pittoresque, mais rude et grossière ; celle de Joinville a plus d'élégance et surtout de clarté. Le style des *Mémoires* accuse un progrès considérable dans l'esprit de la nation française ; par son allure moins abandonnée au caprice de l'écrivain, par une construction déjà différente de celle du latin, ce style atteste qu'une espèce d'usage s'était déjà établi au XIII^e siècle dans la manière de parler et d'écrire. Joinville décrit ou raconte avec de nombreux détails, mais sans fatiguer son lecteur, qui suit avec intérêt toutes les péripéties de cette longue expédition en Orient, où les Français eurent tant à souffrir. Dans le court fragment suivant, Joinville décrit le départ de la flotte :

« Au mois d'aoust entrasmes en nos nefes à la Roche de Marseille. A cette journée que nous entrâmes en nos nefes, fist l'on ouvrir la porte de la nef, et mist l'on tous nos chevaux dedans que nous devons mener outre-mer ; et puis reclost l'on la porte et l'emboucha l'on bien,

aussi comme l'on noie un tonnel, pour ce que quand la nef est en la grant mer, toute la porte est en l'eau. »

Joinville aimait et vénérât saint Louis ; il ne se lasse guère de nous en parler. Veut-il, par exemple, nous peindre sa parfaite modération, il s'exprimera comme suit :

« De la bouche fu il si sobres que onques (nul) jour de ma vie je ne li oy (l'entendis) devisier (commander) nulles viandes, aussi comme maint riche home font ; ainçois manjait patientment ce que ses queus (cuisiniers) li appareilloit et mettoit on devant li. En ses paroles fu il attrempez (modéré) car onques jour de ma vie je ne li oy nommer le dyable, liquex noms (lequel nom) est bien esendus par le royaume. »

Près d'un siècle s'écoule également entre les *Mémoires* de Joinville et la *Chronique* de Jean Froissard. Les différences qui caractérisent ces deux écrivains ne sont pas moins frappantes que celles qui existent entre le premier et Villehardouin. Ces trois chroniqueurs remplissent une période de près de deux cents ans. Mais dans cette période bien des changements se sont produits dans les mœurs et dans l'esprit général de la société. Entre un homme du XIIe, et un homme du XVe siècle, les différences abondent, sautent aux yeux. L'un chante encore la *Chanson de Roland*, l'autre lit le *Roman de Renart* ; l'un assiste aux mystères qui se représentent à l'église ; l'autre voit se dresser aux carrefours les tréteaux des farces. Au XIIe siècle, Richard Coeur-de-Lion, au XVe, Louis XI.

Jean Froissard, prêtre, chanoine et trésorier de l'église de Chimay, naquit à Valenciennes, en 1333. Bien qu'il fut ecclésiastique, ils s'abandonnait trop à ses penchants. Cependant il aimait l'histoire et cultivait la poésie. Ses vers respirent un heureux naturel, beaucoup de gaieté et une douce philosophie où il y a beaucoup d'indulgence pour soi-même. Il s'est peint admirablement dans les trois petits vers que voici :

Je passerai legierement
Le temps avenir et présent
Parellement.

Cependant Froissard est moins connu par les inspirations de sa muse que par ses qualités de chroniqueur ; il faut surtout relever son impartialité et sa bonne foi. Comme Hérodote, il recueillait dans ses voyages une foule de faits relatifs aux événements de son époque, aux mœurs et à la vie des nations. C'était là son seul système de composition ; chez lui, nulle critique, nulle recherche du pittoresque, aucune des préoccupations qui distinguent les historiens modernes. Et c'est pourquoi Jean Froissard n'est encore qu'un chroniqueur, malgré son incontestable supériorité à l'égard de ses prédécesseurs, Joinville et Villehardouin.

Sa *Chronique*, qui s'étend de 1326 à 1400 environ, retrace les événements qui se sont accomplis à cette époque si, voisine des temps modernes, surtout en ce qui concerne la France et l'Angleterre. C'est un récit plein de mouvement et de naturel, un tableau complet du siècle, un vaste drame dont tous les faits et les personnages ont le mérite d'être vrais. La supériorité de Froissard est surtout de savoir conter ; il le fait admirablement. Il est vrai qu'on lui a reproché un manque d'ordre et de méthode ; mais il faut songer que sa *Chronique* était le plus souvent rédigée dans ses voyages et à bâtons rompus, et que, dans de telles conditions, on ne peut exiger de lui la science d'un historien proprement dit. Froissard a été également soupçonné d'apporter des changements à ses récits, suivant que les personnages dont il fait mention le traitaient avec plus ou moins d'égards dans sa vie de voyages et d'aventures. Ce reproche est tout au moins exagéré, et nous en croyons volontiers M. Nisard quand il affirme qu'il ne s'agit guère que de quelques coups de lances donnés en plus ou reçus en moins.

Comme spécimen du style de Froissard, nous donnerons le passage qui nous représente le roi Jean prisonnier du prince de Galles, son vassal et son vainqueur :

« Quand ce vint au soir, le prince de Galles donna à souper au roi de France et à monseigneur Philippe, son fils, à monseigneur Jacques de Bourbon, et à la plus grande partie des comtes et des barons de France qui prisonniers étaient. Et assit le prince le roi de

France et son fils monseigneur Philippe, monseigneur J. de Bourbon, monseigneur Jean d'Artois, le comte de Tancarville, etc., à une table moult haute et bien couverte ; et tous les autres barons et chevaliers aux autres tables. Et servait toujours le prince au devant de la table du roi, et par toutes les autres tables, si humblement comme il pouvait. Ni oncque ne se voulut seoir à la table du roi, pour prière que le roi lui sçut faire ; ainsi disait toujours qu'il n'était encore mie encore si suffisant qu'il appartenist de lui seoir à la table d'un si haut prince et de si vaillant homme que le corps de lui était, et que montré avait la journée. »

Le spectacle est assez curieux de voir un vassal rendre les honneurs à son suzerain qu'il a vaincu. Nous avons dans ce tableau tout le moyen âge en raccourci.

Avec Philippe de Commines (1445-1509), la politique fait son entrée dans l'histoire ; ses *Mémoires*, qui constituent une œuvre de premier ordre, peuvent être considérés comme le premier monument historique de la France moderne. Né en Flandre, sujet du duc de Bourgogne Charles le Téméraire, Commines fut quelque temps au service de ce prince, qu'il accompagna à la bataille de Montlhéry. Mais Philippe, tout jeune, était avisé, et prévit que le duc, imprudent et emporté, compromettrait un jour sa fortune et celle de ses gens. Il quitta ce prince et passa à la cour de Louis XI, auquel il avait eu l'occasion de rendre service. Tour à tour secrétaire, conseiller et ambassadeur du roi, il fut comblé de faveurs, reçut maints domaines et seigneuries, négocia plusieurs affaires importantes avec les puissances de l'époque, et rédigea dans la suite ses *Mémoires*, qui jettent un jour si singulier sur le règne de Louis XI. Il y raconte ses débuts à la cour de Bourgogne, comment il passa du service de Charles à celui de Louis, passe en revue les événements politiques qui remplissent la seconde moitié du XVe siècle, et ne pose la plume qu'après avoir retracé l'histoire des campagnes d'Italie sous Charles VIII et Louis XII.

Tandis que Froissard ne s'attachait guère qu'à décrire l'aspect extérieur des choses, Commines entre résolument dans le domaine de la critique. Tout en racontant les événements, il les apprécie et cherche à les expliquer ; il pénètre les causes et prévoit les effets ; il juge avec la conscience d'un chrétien et l'âme d'un philosophe. Son esprit sagace sait découvrir les ressorts les plus cachés, et sa pénétration lui révèle les plus secrètes intentions des grands personnages de son temps. Comme écrivain, Commines réalise un grand progrès pour la prose française ; son style, dépourvu d'ornements, est ferme, net et d'une remarquable clarté. Toutefois, il ne faut lui demander ni du relief, ni de la chaleur. « Son langage, dit P. Albert, est celui d'un homme sans illusions, sans enthousiasme, qui n'a jamais été dupe, qui garde en tout une sage mesure. » Parfois on voudrait que le bon sens et la modération de Commines ne l'empêchassent pas d'ouvrir son cœur à l'indignation, quand il nous parle des vices et de la cruauté de Louis XI. On lui a reproché une trop grande indulgence pour ce prince perfide, dont il avait sans doute subi l'influence. Et cependant son affection pour le roi n'allait pas jusqu'à méconnaître les taches qui souilleront à jamais la mémoire de ce dernier. Ainsi, lorsqu'il voit Louis XI enfermé à Plessis-lès-Tours et souffrant de cette réclusion volontaire, Commines y voit un châtement de Dieu envers celui qui avait emprisonné tant de monde dans des cages de fer ou de bois :

« La porte du Plessis, raconte Commines, ne se ouvrait qu'il ne fust huict heures du matin et ne baissoit le pont jusques à ladicte heure, et lors y entroient les officiers : et les capitaines des gardes mettoient les portiers ordinaires, et puis ordonnoient leur guet d'archiers, tant à la porte que parmi la court, comme en une place de frontiere estroitement gardée : et nul n'y entroit que par le guichet et que ce ne fust du sceau du roy, excepté quelque maistre d'hostel et gens de ceste sorte qui n'alloient point devers luy. Est-il donc possible de tenir un roy, pour le garder plus honnestement, en plus estroicte prison que lui mesme se tenoit? Les caiges où il avoit tenu les aultres avoient quelques huict pieds en carré; et luy, qui estoit si grand roy, avoit une bien petite court de chasteau à se proumener: encore n'y venoit il gueres, mais se tenoit en la gallerie, sans partir de là, sinon que par les chambres alloit à la messe, sans passer par ladicte court. Vouldroit l'on dire que ce roy ne souffrist pas aussi bien que les aultres, qui ainsi s'enfermoit et se faisoit garder, qui estoit ainsi en paour (peur) de ses enfans et de ses prouchains parens, qui changeoit et muoit (déplaçait) de jour en jour ses serviteurs et nourriz, et qui ne tenoit bien et honneur que de luy; et en nul d'eulz ne se osoit fier, et s'enchainoit ainsi do si estrange cliaisne et clostures ? »

Le spectacle de ce roi tout-puissant qui passe ses derniers jours dans une crainte continuelle, soit des ses enfants dont il se défie, soit de la mort qui s'approche, inspire à Commines une page dont la gravité n'est guère surpassée dans notre langue.

Livres à lire :

« La vie de Saint Louis », Joinville, éditions Livre de Poche

« Chroniques » de Jean Froissart, éditions Livre de Poche (lettres gothiques)